

Julien Green

Souvenirs des jours heureux



Flammarion

Souvenirs
des jours heureux

DU MÊME AUTEUR

ROMANS

Mont-Cinère

Adrienne Mesurat

Léviathan

L'Autre Sommeil

Épaves

Le Visionnaire

Minuit

Varouna

Si j'étais vous...

Moïra

Le Malfaiteur

Chaque homme dans sa nuit

L'Autre

Le Mauvais Lieu

Dixie. I. Les Pays lointains

II. Les Étoiles du Sud

III. Dixie

NOUVELLES

Le Voyageur sur la terre

Histoires de vertige

La Nuit des fantômes, conte

Histoire de Ralph, conte

AUTOBIOGRAPHIE

Jeunes années

Suite de la bibliographie en fin d'ouvrage

Julien Green

Souvenirs
des jours heureux

Flammarion

© Flammarion, 2007.
ISBN : 978-2-0812-0487-4

PREMIÈRE PARTIE

I

Mes parents étaient tous deux des États du Sud, ma mère venait de Savannah, en Georgie, et mon père du comté du Prince William, en Virginie. Lorsque ma mère se sentait d'humeur combative, elle rappelait sarcastiquement à mon père que la Virginie avait été le dernier État à faire sécession, si bien que mes deux sœurs aînées s'écriaient : « Ça y est, ils recommencent. » Les combats se redisputaient habituellement autour de la table de la salle à manger. Les volumes reliés en veau des archives historiques des États confédérés étaient apportés pour prouver ou réfuter les points chaudement disputés que nous, les enfants, nous ne comprenions le plus souvent pas.

Mais commençons par le début. En 1895, mes parents quittèrent Savannah où ils s'étaient mariés, pour Le Havre ; on y avait offert à mon père le poste pour l'Europe d'agent de la Southern Cotton Oil Company des États du Sud. Ils n'y restèrent pas très longtemps, en 1898 ils s'installèrent à Paris. Nos meubles de famille les avaient suivis de la lointaine Georgie, à petite vitesse comme on dit en France. Dans *Trilby*, George Du Maurier traduit cela mot à mot par « little quickness », excellente traduction quand on connaît la réalité des choses. Ce mobilier stupéfia nos amis parisiens qui

n'avaient jamais rien vu de semblable : les fauteuils onduleux, les longs canapés aux courbes voluptueuses d'avant la guerre de Sécession étaient pour un œil français un spectacle ahurissant, mais selon nos vues des chefs-d'œuvre de bon goût. Nous adorions l'idée de nous asseoir sur des chaises en bois de rose, car le nom de ce bois nous ravissait autant que les bouquets de petites fleurs sculptées sur les dossiers obliques.

De fait, ce mobilier fabriqué chez Herter à New York pour mon grand-père aux environs de 1850 devait paraître bien étrange et dépaycé dans notre appartement du 4, rue Rumkorff. Basses de plafond, ses pièces n'avaient jamais abrité que des tables et sièges raisonnables, Louis XVI, Empire ou Louis-Philippe du genre le plus convenu, là où nos fauteuils apportaient un air frivole et irresponsable, comme s'ils allaient se dresser bizarrement pour valser. En revanche, nos chaises de la salle à manger, faites d'acajou massif et couvertes de cuir vert foncé, gardaient une allure lourde, sérieuse, pratique, un peu atténuée par leurs pieds semblables aux jambes d'une grosse dame portant des culottes à fanfre-luches. Ces chaises nous plaisaient tout particulièrement, nous affirmions qu'il n'existait rien de pareil en France, déclaration que jusqu'à ce jour personne n'a contestée.

Je suis né le 6 septembre 1900 à Paris, rue Rumkorff, une rue si proche des portes de la ville que si mes parents avaient habité quelques centaines de mètres plus à l'ouest, je ne pourrais pas me vanter aujourd'hui d'être à la fois né Parisien et citoyen américain. Américain, je ne le suis pas devenu par naturalisation, je le suis de naissance et n'ai toujours été que cela.

La rue Rumkorff ne m'a laissé aucune impression d'aucune sorte, mais j'en ai entendu parler plus tard, avec maints hochements de tête, comme de l'endroit où mes parents avaient eu leurs pires difficultés financières. Le nom de cette rue ne me plaisait pas, le son en ressemblait à une quinte de toux ; il a toujours voisiné en moi avec une impression de gêne ; cependant, j'ai fait il y a quelque temps une promenade dans ce lointain quartier de Paris et trouvé que notre maison d'autrefois avait une apparence bien meilleure que je ne le pensais : petite et massive, elle avait l'air convenable, bien que son voisinage fût populaire, comme l'étaient à l'époque les barrières de Paris.

En 1903, nous allâmes nous installer rue de Passy et nous nous attachâmes si fort au XVI^e que nous y vécûmes trente ans. Nous étions à quelques pas du Bois de Boulogne où les parents menaient leurs enfants jouer sur les pelouses et s'amuser sur les manèges de chevaux de bois pendant le jour, mais où des scènes moins innocentes se déroulaient après le coucher du soleil. De ces activités, nous ne savions ni ne soupçonnions rien et nous trouvions le Bois un peu ennuyeux parce que, une fois là, il fallait jouer, qu'on en eût envie ou pas ; nous préférions de beaucoup aller et venir rue de Passy avec notre mère pour regarder les boutiques.

Notre maison est si pleine de souvenirs joyeux qu'on me pardonnera d'y revenir. L'appartement se trouvait au troisième étage, bas de plafond et plutôt sombre ; il y avait à l'entrée une sonnette à l'ancienne mode et si vous l'empoigniez d'une main ferme et l'agitiez avec assez d'énergie, vous entendiez quelque part au fond un vague

tintement, puis un bruit de pas et la voix aiguë de ma mère s'écriant : « Si c'est encore une facture, je ne la paierai pas ! » Les enfants surgissaient de toutes les pièces, des portes claquaient et, finalement, après une pause, la porte était ouverte par une bonne à l'air revêché en tablier blanc et un bonnet coiffé à la hâte et épinglé avec mauvaise humeur au sommet de sa tête. L'écume blanche couronnant une vague est signe de gros temps en mer ; chez nous la coiffe blanche provoquait des controverses orageuses entre ma mère qui tenait à la voir sur la tête de ses servantes et ces dernières qui, invariablement, se rebellaient contre une coutume consacrée par l'usage.

Le vestibule sombre s'ouvrait à droite sur la chambre de mes parents et à gauche sur le salon. Ce dernier n'aurait certes pas eu l'approbation des rédacteurs de *Vogue* ou de *Maisons et jardins*. D'abord le mobilier était mal assorti, ce qui donnait un semblant de confusion ; pourtant je ne peux jamais penser à cette pièce sans éprouver l'espoir qu'elle a été miraculeusement transportée en un monde meilleur avec tout le bonheur qui l'accompagnait. Il y avait d'abord un éléphantique canapé Chesterfield sous le lustre, puis, près de la porte, un piano droit en palissandre et le petit bureau d'acajou de ma mère trouvait sa place près de la fenêtre, couvert de lettres qui dépassaient de tous côtés comme les plumes d'un oiseau. Des fauteuils de formes diverses disposés en demi-cercle autour de la cheminée semblaient s'entretenir des trous du tapis de foyer. Le trait le plus remarquable de ce salon : les murs arrondis d'un côté, si

bien que la porte près du piano s'incurvait aussi lorsqu'elle était grande ouverte. Un petit garçon pouvait aisément se cacher derrière pour faire peur à ceux qui entraient. Bien sûr, j'exploitais cette situation qui me faisait considérer comme un sale gamin par les amies de ma mère choisies habituellement pour victimes.

Faire peur aux autres et me faire peur à moi-même semble avoir été un de mes principaux plaisirs d'enfant. Bondir tout à coup sur le professeur de piano de mes sœurs était certes un régal, mais le frisson d'horreur que j'éprouvais à jeter un coup d'œil dans la penderie de mes parents après avoir sommé le Diable d'y apparaître m'amusait bien plus encore. Une de mes croyances les plus fortes était que le Diable avait élu domicile dans la penderie de ma mère, placard particulièrement ténébreux et profond qui s'ouvrait dans la chambre de mes parents. Invoquer le Malin était une cérémonie épouvantable et facile. Elle consistait à ouvrir brutalement la porte en grand et à reculer aussitôt d'au moins un bon mètre par mesure de sécurité. La phase suivante consistait à apostropher le Diable : cela demandait une certaine intrépidité, mais me jetait dans un état d'excitation nerveuse, en lui-même ma récompense. Je me plantais donc devant la porte ouverte et prononçais non pas une, mais trois fois : « Diable ! » d'une voix un peu étranglée. La première invocation restait sans effet ; à la seconde un picotement parcourait mon cuir chevelu et la troisième me faisait bondir hors de la pièce et courir vers ma mère qui ne comprenait pas pourquoi je cachais mon visage dans ses jupes avec des cris d'orfraie. Pourtant, si elle avait vu ce que je croyais voir dans la penderie, elle aurait été aussi

alarmée que moi, mais je savais bien qu'on ne me croyait pas quand je parlais de ce que je voyais dans cet épouvantable placard et de la façon dont robes de ma mère et costumes de mon père se mettaient à bouger, si doucement que ce fût, entre la seconde et la troisième apostrophe, comme si quelqu'un avait poussé de côté les vêtements pour se frayer un chemin avant de me sauter dessus.

Si j'avais été vraiment impavide, je n'aurais pas bougé, mais le courage me manquait toujours au dernier moment, la peur l'emportant sur la curiosité. Chaque fois je le regrettais et je me promettais de ne pas trembler la fois suivante, car j'étais particulièrement désireux de savoir à quoi ressemblait le Diable. Néanmoins, chaque nouvel essai se soldait par la fuite déshonorante et, aujourd'hui encore, ma conception de l'aspect physique du démon n'est fondée que sur des illusions de petit garçon.

Ayant commencé à parler de supranaturel, je peux révéler que nous étions tous persuadés que nous habitions un appartement hanté, tous sauf mon père qui se refusait à tenir compte de ce qu'il considérait comme des craintes puériles et sans réalité. Cependant les mots imaginaires peuvent être aussi pénibles que les vrais, il n'y a qu'une mince différence quant à l'effet qu'ils ont sur l'esprit de leurs victimes. La chambre de mes parents vaste, passablement bien éclairée, était plutôt gaie pendant le jour avec sa grande fenêtre donnant sur la maison du propriétaire et son jardin avec au milieu un magnifique marronnier. Dans cet arbre vivait un merle dont le sifflement joyeux me ravissait, surtout de bon matin

quand, allongé dans mon lit, je regardais croître la lumière au-dessus des rideaux tirés. Bien que n'ayant jamais souffert de terreurs nocturnes, j'éprouvais toujours une sensation de soulagement quand les premiers rayons du soleil pénétraient dans notre chambre à travers les volets et rendaient aux choses leur apparence quotidienne, quand les vêtements de mon père pliés sur une chaise ne ressemblaient plus à un bossu accroupi dans son coin et quand la petite table de toilette perdait son aspect de femme sans tête vêtue d'un drap de lit tombant de ses épaules carrées. D'une certaine manière, le chant du merle dissipait ces pensées farfelues.

Par ailleurs il me plaisait que le lit de mes parents fût placé entre le mien et le redoutable placard où le Diable avait élu domicile ; nul mal ne pouvait m'atteindre tant que mes parents seraient près de moi. Cela me donnait un sentiment de supériorité sur mes sœurs qui dormaient dans d'autres chambres et ne bénéficiaient pas de cette protection absolue. En dépit du fait qu'il leur était interdit de parler en ma présence de quoi que ce fut qui ressemblât à un fantôme, j'avais très tôt conclu de leurs regards et de leurs soupirs qu'il y avait de l'inquiétant dans chaque pièce de la maison. Dans une chambre, on me l'expliqua des années plus tard, une tête coupée apparaissait chaque nuit au sommet du placard entre onze heures et minuit. Dans une autre, celle voisine de la chambre de mes parents, une femme venait régulièrement s'asseoir au pied du lit de ma plus jeune sœur sans autre raison que de la regarder droit dans les yeux et, ce qui rendait la chose pire, cette visiteuse nocturne n'avait pas de visage.

C'est assez facile de rire de ces craintes superstitieuses quand on est grand et qu'on sait mieux à quoi s'en tenir à propos des fantômes. Pour un enfant nerveux, aller se coucher à la lueur d'une bougie en sachant que tôt ou tard cette lumière serait éteinte et qu'alors on ne sait quelle épouvantable chose sans nom apparaîtrait dans l'ombre pouvait être la cause d'une vive inquiétude mentale aux conséquences lointaines. Ma sœur Lucy âgée alors de dix ou onze ans fut la proie de cauchemars qui lui détraquaient les nerfs. C'est elle qui voyait, ou croyait voir, une femme entrée dans sa chambre s'asseoir sur son lit chaque nuit, quelques minutes avant l'aube. Ma sœur aînée qui partageait la même chambre – nous étions alors encore cinq enfants – confirmait les déclarations de Lucy à propos de cette apparition, mais on tenait tout cela pour absurde.

Ça contrariait mon père d'avoir loué un appartement confortable avec un bail de trois ans et de le voir dès la première semaine peuplé de fantômes par ses enfants. Il n'y avait absolument rien à faire. L'idée d'écrire à notre propriétaire était trop absurde pour être un seul instant prise en considération. Imaginez-vous en train de vous plaindre à un propriétaire français en lui disant que son appartement est hanté ! Il vous enverrait à un psychiatre après avoir sagement encaissé son loyer. Aussi mon père suppliait-il ses filles d'être raisonnables, ajoutant qu'il était sûr que les bruits effrayants et les visions sinistres cesseraient peu à peu « pourvu que vous, les filles, n'y fassiez pas attention ». Cette vue optimiste se heurtait à une désapprobation maussade et « vous les filles » continuaient à voir et à entendre ce qu'elles avaient déjà vu et

entendu. Quelqu'un marchait de long en large dans le vestibule une grande partie de la nuit, faisant craquer le plancher si fort que le bruit finissait par réveiller même un dormeur au sommeil de plomb comme mon père lui-même qui prenait alors dans le tiroir de sa table de nuit son vieux revolver et quittait son lit pour aller voir. Naturellement il n'y avait personne dans le vestibule, mais ses filles lui expliquaient le lendemain simplement qu'il n'avait pas le don de voir.

Au bout d'un certain temps, on ne fit plus mention de fantômes. Nous nous étions en quelque sorte habitués à eux et je suppose qu'ils avaient accepté, à contrecœur, notre présence dans ce qu'ils considéraient comme leur propre demeure. De temps à autre, quelque allusion était faite à leurs agissements ; Mary, experte en la matière, jetait dans ma direction un coup d'œil d'intelligence pour que rien ne risquât d'être dit que je pusse comprendre, puis murmurait « qu'*ils* avaient été particulièrement actifs la nuit dernière ». Mais je comprenais très bien l'allusion. D'ailleurs tout le monde le comprenait et ça n'inquiétait plus personne, sauf Lucy.

II

Il pouvait s'y passer n'importe quoi la nuit, pendant le jour notre appartement était aussi agréable qu'aucun de ceux où j'aie jamais vécu. La maison devait avoir été construite sous Napoléon 1^{er} et au salon la plaque de cheminée portait un aigle impérial qui semblait bouger et battre des ailes à la lueur des charbons ardents. Que de fois j'ai contemplé cet aigle et me suis-je roulé sur le mince tapis sans autre raison qu'une sorte de bonheur animal, un exquis sentiment de bien-être que j'ai rarement retrouvé quand j'ai été plus âgé.

Les soirées d'hiver, nous posions sur le tapis un coussin où ma mère s'asseyait face au feu, un long châle de laine grise autour des épaules, pour nous raconter des histoires sur l'Amérique. Nous nous disputions pour nous asseoir le plus près possible d'elle, mais comme j'étais le plus petit, j'arrivais toujours à me glisser tout contre ses genoux et, bien que je ne pusse comprendre ce qu'elle disait, j'aimais écouter le son de sa voix. Voici vingt-six ans que cette voix s'est tue et je m'en souviens encore aussi nettement que si elle venait de m'appeler par mon nom : une voix claire, haute, heureuse.

Inlassablement elle nous parlait de Savannah où elle était née et de la grande maison Tudor que notre grand-père paternel avait fait construire sur une des places, peu

N° d'édition : L.01ELJN000148N001
Dépôt légal : juin 2007